

GAI
hebdo
P

GAIE CHORALE
P.37

CAMPUS:
le spleen
étudiant

M-1899-55-9F
N°55 / DU 5 AU 11 FEVRIER 1983 / 9F • Belgique 70FB • Suisse 3FS • Canada \$0.95 • RFA 4DM • Pays-Bas 4FL • USA \$1.25 • GB 75p • Espagne 150 Plus

Ou bien je suis complètement fou, ou bien nous faisons l'objet d'un tir groupé. Or nous faisons l'objet d'un tir groupé.

Ses rafales nous viennent d'un côté d'autant plus dangereux que nous l'avions cru tranquille, et que nous n'avions guère songé à le défendre. Céderait-il, cependant, tous les assaillants pourraient s'y engouffrer, derrière les premiers tireurs, qui sont de longue date habitués à servir d'avant-garde.

Philippe Sollers (1) et Marguerite Duras, est-ce le même front ? A regarder les choses de près, pas précisément. Mais si on les considère de là où nous sommes placés, du point de vue de la cible, pour ainsi dire, oui, on peut bien les rapprocher un moment, par exemple sous la grossière appellation d'« intellectuels avancés » (très grossière vraiment). Joignons-y, pour faire bon poids, un beaucoup plus petit seigneur, et nettement moins avancé, notre ami Pierre Leenhardt, l'auteur très mortel de la phrase un peu fameuse : « L'homosexualité, c'est la mort » (2).

Marguerite Duras ne s'avance pas ainsi à découvert. Son livre s'appelle *La maladie de la mort*, et l'homosexualité n'y est jamais nommée ; jamais nommée autrement que par le titre, du moins, puisque la maladie de la mort, c'est-elle. Oh, je sais : beaucoup de lecteurs n'ont pas vu cette équivalence, et les deux critiques dont j'ai lu les articles n'en parlent pas. La maladie de la mort, ce serait l'incapacité à aimer. Très bien. Mais cette incapacité, qui affecte-t-elle ? Jugez-en par ce dialogue :

« Elle demande : Vous n'avez jamais désiré une femme ? Vous dites que non, jamais.

Elle demande : Pas une seule fois, pas un instant ? Vous dites que non, jamais.

Elle dit : Jamais ? Jamais ? Vous répétez : Jamais.

Elle sourit, elle dit : c'est curieux, un mort. » (p.34/35)

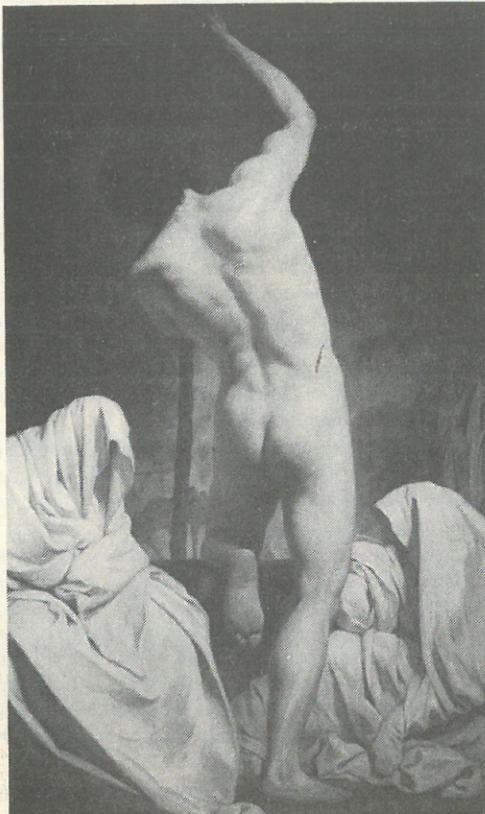
Toujours la mort !

Les achriens mâles qui n'ont jamais désiré une femme ne sont pas rarissimes, ils sont peut-être même la majorité. Eh bien, ce sont des morts. Quelqu'un devrait les prévenir.

Je me suis trompé, un autre mot, dans le livre, désigne l'homosexualité, c'est celui de *différence* : presque classique en cette acception, désormais, et, à mon oreille, très agaçant, car, comme par hasard, c'est toujours nous qui sommes *différents*, jamais les autres. De toute façon, la différence et la mort, c'est la même chose, les deux termes sont interchangeable : « Vous fermez les yeux pour vous retrouver dans votre différence, dans votre mort ». (p.36) « Vous n'aimez rien, personne, même cette différence que vous croyez vivre, vous ne l'aimez pas. Vous ne connaissez que la grâce du corps des morts, celle de vos semblables ». (p.37).

Pauvre évêque de Strasbourg (3) ! Son thème favori est certes repris (« Vous lui dites que vous ne pouvez pas savoir pourquoi, que vous n'avez pas l'intelligence de votre maladie » (p.47), mais il est fameusement dépassé : « Elle sourit, elle dit que c'est la première fois, qu'elle ne savait pas avant de vous rencontrer que la mort pouvait se vivre. » (p.48).

Ce n'est pas précisément l'auteur qui parle, c'est un de ses personnages, une prostituée, mais cette prostituée c'est ici la Femme, la femme absolue, et cette femme absolue, il n'y a que Duras qui sache la faire parler, dans cette langue toujours si inquiétante, si dangereuse, d'où qu'elle vienne, dont elle



Pierre Sibleyras, Caron passant les ombres. (Huile sur toile, avant 1734.)

Tir groupé

est la maîtresse et qu'elle lui attribue, celle de l'indicible : « ... et de cette maladie dont elle dit que vous êtes atteint. Elle ne sait pas elle-même. Elle ne saurait pas vous le dire, vous ne pourriez rien en apprendre d'elle. » (p.19/20).

Cela n'empêche pas la prostituée d'être très disert :

« Elle vous demande de le lui dire clairement. Vous le lui dites : Je n'aime pas.

Elle dit : Jamais ?

Vous dites : Jamais.

Elle dit : L'envie d'être au bord de tuer un amant, de le garder pur, vous, pour vous seul, de le prendre, de le voler contre toutes les lois, contre tous les empires de la morale, vous ne la connaissez pas, vous ne l'avez jamais connue ?

Vous dites : Jamais.

Elle vous regarde, elle répète : C'est curieux un mort. » (p.44/45)

Casalpusterlengo

L'interlocuteur de la femme est bien un achrien, puisque c'est un homme et qu'elle lui attribue « un amant ». Admirez au passage la définition en creux, de l'amour : le désir de meurtre, la possession, le vol de l'autre, le défi à la morale. Au fond, si telle est sa conception, Duras a raison de s'inquiéter. C'est vrai : cet amour-là n'est pas proprement achrien, même si des millions d'achriens

l'ont connu, et le connaîtront encore. Eux inventent en riant, aujourd'hui, cette nuit, dans des jardins, dans des arrière-salles, sur des lits qui grincent, à Ambert, à Casalpusterlengo, rue du Roi-de-Sicile, un autre amour, qui moque et subvertit celui-là, et qui participe d'autant mieux de l'essence véritable de l'amour que le désir de meurtre lui est incompréhensible, que la possession lui répugne, et que les « empires de la morale » sont les provinces heureuses de ses plaisirs, éclatants d'innocence.

Duras, que Chose-Machin appelait jadis « l'Edith Piaf du Nouveau Roman », est comme Piaf une idole de la culture gay, quoique les desservants des deux cultes ne soient pas forcément les mêmes. Les homosexuels abondent autour d'elle. Est-ce de ne pas obtenir d'eux l'amour qu'elle voudrait, qui l'a persuadée qu'ils étaient incapables d'amour ? Mauvais raisonnement. De toutes façons, son échantillon d'observation, j'en ai bien peur, n'est sans doute pas parfaitement représentatif. Car on deviendrait facilement un tout petit peu malade à devoir subir, jour après jour, les prélèvements massifs de vénération circonstanciée qu'elle exige de sa petite cour ; à moins qu'il ne faille l'être un peu, d'emblée, pour s'offrir à sa folie particulière, très localisée, certes, sur son œuvre, mais farouche. A l'époque où je la voyais quelquefois, mes compliments étaient sincères, sur certains de ses livres, certes, et ils le seraient encore, mais, à ses yeux, toujours insuffisants. Elle me faisait immanquablement penser à l'histoire fameuse de la bonne femme qui offre deux cravates à son mari, où à son fils. Il en met une aussitôt, et elle s'écrie, furieuse : « J'en étais sûre ! Tu n'aimes pas l'autre ! »

Dressé dans la nuit

Mort pour mort, puisque tout le monde semble tenir, ces temps-ci, à convoquer la camarade, je l'apercevrais plus distinctement, moi, dans cette rare incapacité à s'intéresser aux autres et à parler d'autre chose que de soi-même. Ou bien, pour s'en tenir à l'œuvre, je la vois plus nettement, cette autre fatale, et plus douloureusement, car j'ai beaucoup aimé et admiré, je le répète, une des périodes durasiennes, dans cette langue qui aujourd'hui se fige sur ses tics, se durcit en pastiche de ce qu'elle fut, et se révèle ainsi l'ancêtre, hélas, de ce qu'il y a de plus laid dans le charabia du jour. La passion systématique du double sujet, chez Eve Ruggieri, la femme de France qui parle le plus mal (« Elle était furieuse, Mata-Hari. Il lui en a beaucoup voulu de ça à Toscanini, Verdi »), fallait-il qu'elle vînt, par quels détours spécieux, de Duras (« Elle ne s'arrêtera pas Aurélia Steiner ») ? Et l'implacable emploi intransitif des verbes transitifs, pire scie d'une saison qui n'en finit pas (« Tu connais, toi ? Oh ouais, moi j'adore... »), fallait-il qu'il pût l'appeler Maman : « Vous dites : Oui. Je ne connais pas encore, je voudrais pénétrer là aussi. » (pp. 9-10).

A propos de pénétration, le premier paragraphe de *La maladie de la mort* offre ceci, très sérieusement : « ..., au hasard de ton sexe dressé dans la nuit qui appelle où se mettre, où se débarrasser des pleurs qui le remplissent. » Espérons que ce sexe rempli de pleurs, au moins, ne fera pas de petits.

(1) Cf. « Chronique Achrienne », *Tel Quel*, Gai Pied n° 54, 29 janvier 1983.

(2) Cf. « Chronique Achrienne », *Hic et nunc*, Gai Pied n° 46, 4 décembre 1982.

(3) Cf. « Chronique Achrienne », *Meurtre du Père*, Gai Pied n° 48, 18 décembre 1982.